

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best copy. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a essayé d'obtenir la meilleure copie. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
|                                     |   |                                     |   |
|                                     |   |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     |   |

Pagination irrégulière.

# Mélanges Religieux,

ON S'ABONNE chez  
MM. FABRE et LE-  
PROHON, Libraires, et  
au Bureau du Journal, à  
Montréal.

RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-  
MENT, quatre piastres  
pour l'année, cinq pia-  
stres, par la poste, pay-  
ables d'avance.

VOL. 1.

MONTREAL, 19 MARS 1841.

No. 9.

## MAXIMES

*tirées de l'ESPRIT de St. François de Sales.*

Le tems mal employé durant l'oraison est dérobé à Dieu.

Là où la volonté de Dieu est accomplie, le pain quotidien ne manque jamais.

Le grand profit de l'ame en vertu, ne consiste pas à penser à Dieu, mais à le beaucoup aimer.

Dieu donne les plus grands travaux à ceux qu'il aime le plus.

Les païens aiment ceux qui les aiment, mais les chrétiens doivent exercer leur amitié à l'endroit de ceux qui ne les aiment pas, et envers ceux auxquels ils ont beaucoup de répugnance et d'aversion.

L'ame de notre prochain est l'arbre de la science du bien et du mal ; il est défendu d'y toucher pour en juger, sous peine d'être châtié, parce que Dieu s'en est réservé le jugement.

Quand nous exhortons le prochain à faire ce que nous ne faisons pas, il faut parler en qualité d'ambassadeur envoyé de la part de Dieu.

Il y a une grande misère des grands de la terre, en ce que, sachant si bien ce qui leur est dû, ils ignorent ou ne pensent point à ce qu'ils doivent, qui est beaucoup.

Le sexe féminin mérite d'être aidé, parce qu'il se laisse conduire plus aisément à la dévotion que les hommes, lesquels sont ordinairement trop les suffisans et les entendus.

Les évêques tiennent un grand rang en l'Eglise militante ; ils y représentent ce que font les séraphins en la triomphante ; mais le mal est que les rois et les princes ne les regardent que comme leurs sujets.

Quand on a commis quelque faute, il se faut humilier devant Dieu, se relever à l'instant, et n'y plus penser que lorsqu'on ira à confesse ; et ne pas faire comme les petits enfans, lesquels, étant tombés, s'amuse à regarder si quelqu'un les a vus tomber.

Il faut vivre en ce monde, comme si nous avions l'esprit au ciel et le corps au tombeau.

Encore, que Saint Pierre aime la montagne du Thabor et fuie celle du Calvaire, si est-ce que celle-ci est beaucoup plus utile que celle-là. Le sang répandu sur l'une est incomparablement plus désirable que les admirables splendeurs que l'on découvre sur l'autre.

A la naissance de Notre-Seigneur, les bergers ouïrent, à la vérité, les chants angéliques, et aperçurent de merveilleuses clartés ; mais il n'est point dit que Notre-Dame et saint Joseph, qui étaient les plus proches de l'enfant, ouïssent ces voix et vissent ces lumières miraculeuses : au contraire, ils ouïrent pleurer le petit et virent, à quelque lumière empruntée, les yeux de ce divin garçon tout couverts de larme, et ses membres délicats transissans sous la rigueur du froid. Cette sacrée Vierge ne se trouva pas aussi sur le mont Thabor et à la transfiguration de son fils, mais seulement sur le mont du Calvaire, où elle ne voyait que des morts, que des cloux, que des épines, que des impuissances, que des ténèbres, que des abandonnemens. Oh ! tenons à grande faveur de la suivre partout là et ne sommes-nous pas infiniment redevables au divin Sauveur, quand il nous traite comme sa bénite mère !



LE RÉVÉREND DÉMÉTRIUS A. GALLITZIN,

PASTEUR DES ALLEGHANIES, PAR C. C. FISE D. D.

(*Extrait de l'Annuaire biographique pour 1841.*)

La carrière de ce vénérable Ecclésiastique a été caractérisée par des traits d'une nature bien extraordinaire. Destiné, par sa naissance, aux plus hauts grades d'honneur dans son pays, il abandonna et sacrifia la perspective la plus riante pour se consacrer à la cause de la religion dans le nouveau monde. Ici même, au lieu d'un théâtre apparent et convenable à ses belles qualités, il choisit de préférence les sombres sollicitudes des Alléghanies. C'est au milieu de ces retraites solitaires, environné de pauvres colons, qu'il bâtit une église et exerça son zèle en travaillant à la sanctification des âmes. Pendant quarante-un ans, il consacra sa fortune, ses talents et le fruit de ses études littéraires et théologiques au service des pauvres, dans les déserts les plus

sauvages de la Pensylvanie ; lui qui pouvait prétendre aux premières dignités de l'Eglise, s'il eût voulu fixer son séjour dans la métropole catholique où les Souverains Pontifes se plaisent à élever les princes de la terre qui choisissent le Seigneur pour leur héritage.

Le Rév. DÉMÉTRIUS A. GALLITZIN était fils du très-noble prince Gallitzin, nom dont la Russie s'enorgueillit, et qui est connu dans toute l'Europe parmi les noms les plus illustres et les plus distingués. Son père avait été envoyé à la cour de Hollande, comme plénipotentiaire. C'est à cette époque que naquit, à la Haie, Démétrius Gallitzin, qui fait le sujet de cette notice, le 22 déc. 1770.

Sa jeunesse se passa à acquérir toutes les qualifications convenables à la noblesse de sa condition. Son application à l'étude eut tout le succès désirable et à vingt-deux ans, doué de manières élégantes et insinuantes, il était le gentilhomme le plus accompli de la cour de Russie. Ce fut alors que voulant mettre le dernier vernis à son éducation, il prit la résolution de voyager. Il traversa l'Atlantique dans la vue d'observer les progrès de la civilisation et de la liberté politique dans la République des Etats-Unis.

Il est facile d'imaginer avec quelle attention cordiale cet espoir de la famille princière des Gallitzin fut accueilli sur les rivages du nouveau monde ; et quelles douces et tendres émotions ses parens goûtaient par avance dans la réalisation de leurs souhaits à son égard.

Mais la providence, qui dispose toutes choses *fortiter et suaviter*, avait d'autres vues ; au milieu de sa carrière, lorsqu'il était recherché et fêté par tout le monde à cause de son immense fortune et de son illustre extraction, des convictions religieuses agirent sur son esprit d'une manière irrésistible. Il avait été élevé dans les principes de l'Eglise Grecque, laquelle s'était séparée du Siège de Rome depuis le 11e. siècle. Il est bon d'observer ici que quoique la plupart des dogmes de l'Eglise Grecque soient orthodoxes ; quoique la messe, la transsubstantiation, la confession auriculaire, le purgatoire, etc., soient tenus et professés strictement par ses membres, cependant il n'y a point de schismatiques qui soient plus hostiles à l'Eglise romaine que les Russes et les autres partisans de l'usurpation orientale. La conduite récente de l'autocrate régnañt envers ses sujets catholiques, tant en Russie qu'en Pologne, démontre suffisamment la vérité de cette assertion.

D'après ce qui précède, on doit concevoir ce qu'il en dûit coûter au jeune Gallitzin pour découvrir la vérité et triompher des préjugés invétérés de sa première éducation, lorsqu'au milieu d'un nombre d'objets distrayants où se

trouve un joyeux voyageur, il embrassa les doctrines catholiques et se soumit à la suprématie de l'Eglise Romaine. Par cette démarche, il sacrifia ses espérances du côté de sa famille, se ferma la porte à toutes les faveurs de la cour impériale et renonça à tout pour acquérir cette pierre précieuse dont parle l'Evangile. Il trouva les lumières dont il avait besoin et l'assistance la plus paternelle dans celui qui était alors l'oracle de l'Eglise Catholique en Amérique, Mgr. Jean Caroll, Evêque de Baltimore, Prélat dont la mémoire est aussi chère à son pays qu'elle l'est à la religion.

Le prince Gallitzin, après sa conversion, résolut de ne plus retourner dans son pays, d'embrasser l'état ecclésiastique et de sacrifier sa vie à propager, dans le nouveau monde, des doctrines qu'il croyait avoir été révélées par le St.-Esprit. C'est pourquoi il entra au séminaire de Baltimore pour y faire son cours de théologie et, le 19 mars 1795, il reçut la prêtrise des mains de l'Evêque Caroll.

La ville éternelle eut été un théâtre digne de son nom, de sa fortune et de ses belles qualités, lesquelles, jointes à une piété solide, n'eussent pas manqué de l'élever aux premières dignités de l'Eglise. Mais loin de rechercher les distinctions, il n'ambitionna que l'obscurité, et sous le nom emprunté du Rév. M. Smith, il se retira dans l'intérieur de la Pensylvanie et commença l'exercice du ministère dans l'une des fermes du collège de George-town, appelée Conewago.

Mais n'étant point satisfait de borner ses travaux dans l'enceinte de cette mission, il les étendit jusqu'au centre des Alléghanics, au milieu desquelles il finit par fixer sa résidence, afin d'y vivre plus solitaire et plus oublié. C'est là qu'au milieu d'un petit nombre de familles pauvres, il commença ses travaux apostoliques en l'année 1795, et qu'il les continua jusqu'à sa mort, après avoir formé de nombreuses congrégations autour de son premier établissement.

Ceux-là seuls, qui en ont été témoins, peuvent se former une idée de sa charité sans bornes. Des milliers vivent encore pour la proclamer et déplorer amèrement le malheur d'en être privés désormais par la mort d'un si digne pasteur. Son immense fortune était employée à procurer à ses peuples des avantages temporels, pendant qu'il épuisait sa santé, à leur procurer des biens spirituels.

Le révérend Démétrius A. Gallitzin était doué de qualités intellectuelles bien rares, et comme auteur il tient une première place parmi les écrivains ecclésiastiques de l'Amérique. Il parlait la langue anglaise, tout aussi purement

que celle de son pays. Son livre de la défense des principes catholiques doit être placé au nombre des principaux ouvrages polémiques de notre continent ; et le nombre d'éditions qu'on en a faites, ici et en Angleterre, lui assurent le rang distingué qu'il tient maintenant et que, probablement, il mènera parmi les générations futures. Sa manière d'écrire est énergique, et un esprit de candeur et un ton propre aux conceptions élevées préside à ses ouvrages de controverse du genre véhément le plus pressant. A la vérité, son style est une arme incisive, mais elle a toujours la douceur du tranchant le plus poli ; et quand il rencontre son antagoniste dans l'arène théologique, il lui livre bataille selon les règles d'une guerre honorable ; et dans sa victoire, on le voit toujours juste, calme et indulgent.

Plein de mérites et de bonnes œuvres, ce prêtre vénérable expira le 6 mai 1840, dans la 71<sup>e</sup>. année de son âge. Par sa mort, l'Eglise a perdu l'un de ses plus éminents théologiens, le sanctuaire l'une de ses plus brillantes lumières, la société l'un de ses plus beaux ornemens, les pauvres leur plus grand bienfaiteur, et une nombreuse congrégation un pasteur et un père dévoué.

“Multis ille bonis flebilis occidit.”

Son tombeau est placé dans le lieu où il a passé sa vie ; et il repose mieux, dans la paix, sous le gazon vert, arrosé des larmes des pauvres, qu'il ne serait négligé et oublié sous le somptueux mausolée des grands du monde. Il est allé recevoir la récompense promise au bon et fidèle serviteur ; et sa mémoire, comme Pasteur des Alléghanies, sera en bénédiction dans les annales de l'Eglise.



## C O U R S

DE

## LITTÉRATURE SACRÉE OU BIBLIQUE.



LIVRES D'HISTOIRE SPECIALE.

*Ruth, Judith, Tobie et Esther.*

Le livre de Ruth est une charmante idylle, où sont retracées sous les couleurs les plus naïves les mœurs aimables et simples de ces temps reculés.

Il faudrait tout citer de ce petit poème ; tout y est gracieux, naïf, enchanteur. Quoi de plus expressif que cette réponse de Ruth à Noémi, lorsque celle-ci la pressait de la quitter :

Ne vous opposez point à moi, en me forçant à vous quitter et à m'en aller ;

en quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous. Je mourrai où vous mourrez ; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu.

Quelle poésie peut valoir jamais ce seul tour ; *votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu.*

Le livre de *Judith* nous présente un autre caractère : c'est un épisode plein d'intérêt de la grande épopée biblique. Il est appelé *Judith*, parce qu'il contient l'histoire de la délivrance de Béthulie par le courage et la force héroïque d'une veuve de ce nom.

Les chap. III et IV de ce livre présentent un beau contraste. Tandis que toutes les autres nations tremblent et s'humilient, les Israélites, qui s'étaient d'abord livrés à l'effroi, se rassurent soudain à la voix de leur grand-prêtre Eliacim :

Nous sommes, dirent les premiers, les humbles esclaves du grand roi Nabuchodonosor ; nous voici devant vous ; traitez-nous comme il vous semblera bon.

Nos habitations et ce qu'elles renferment, nos champs et leurs moissons, nos cabanes et nos tentes, nous déposons tout cela à vos pieds ; faites en ce qu'il vous plaira.

Mais les Israélites poussèrent un cri de douleur vers le Dieu d'Israël, le suppliant avec instance et d'une commune voix, de ne point livrer leurs enfants à la dispersion, leurs femmes à l'esclavage, leurs villes à la ruine, leurs lieux saints à la profanation..... et le Seigneur écouta leur voix.

On peut citer encore comme un modèle d'éloquence le discours de Judith aux anciens du peuple (c. VIII, 10-33), la prière qu'elle adresse au Seigneur (c. IX), et le cantique d'actions de grâces qui termine cet intéressant épisode, (c. XVI).

Le livre de *Tobie* renferme la vie de deux Juifs de ce nom. Il paraît avoir été composé par eux-mêmes, ou du moins sur leurs mémoires, pendant la captivité d'Assyrie. On y trouve le modèle de la vertu la plus rare et la plus héroïque. Rien de plus pur et de plus sublime que la morale des *Tobie* ; rien de plus excellent que leurs maximes de conduite. Leur patience dans les maux, leur charité toujours attentive à soulager leurs frères affligés, le soin du père pour son fils unique, des leçons et des exemples de piété (c. IV), la vie innocente et pure du jeune *Tobie*, tout cela forme un tableau plein d'intérêt, de grâce et de fraîcheur.

Le chap. X est un chef-d'œuvre de sentiment. *Tobie* le jeune est parti pour aller épouser Sara. Sa longue absence inquiète ses parents. C'est le père qui commence à témoigner son inquiétude ; la mère n'ose encore parler ; il y a là une délicatesse infinie :

D'où peut venir ce retard de mon fils, dit le père, qui peut le retenir si long-temps ? Gabelus serait-il mort, et n'aurait-il trouvé personne qui lui rendit cet argent ? (On sait que *Tobie* avait prêté 10 talents à Gabelus, qui demeurait à Ragès, ville des Mèdes.)

Anne (c'est la mère) ne dit rien, mais elle se met à pleurer avec son époux aveugle. Enfin la douleur maternelle éclate :

Hélas ! hélas ! mon fils, pourquoi t'avons-nous envoyé si loin, toi la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie, l'espoir de notre postérité. Non, nous ne devons pas nous séparer de toi.

Tobie, qui tout-à-l'heure se livrait à la plus profonde tristesse, change alors de langage ; c'est la nature prise sur le fait :

Cessez, lui dit-il, de parler ainsi ; ne vous troublez point ; notre fils se porte bien ; nous devons compter sur l'homme qui l'accompagne.

Mais rien ne pouvait la consoler ; sortant tous les jours de sa maison, elle regardait de tous les côtés, elle parcourait tous les chemins, pour tâcher de le découvrir de loin, quand il reviendrait.

Quel charme encore dans la description de son retour (c. xi) :

Un jour qu'Anne, assise sur le sommet d'une montagne, regardait si son fils ne venait pas, elle l'aperçut de bien loin, elle le reconnut aussitôt et court en porter la nouvelle à son mari ; *Voilà*, s'écria-t-elle, *voilà votre fils qui arrive*.

Cependant le chien du jeune Tobie courut devant son maître, et comme s'il eût porté la nouvelle de son retour, il témoignait sa joie par ses caresses et les mouvements de sa queue.

Le père de Tobie, tout aveugle qu'il était, voulut aller au devant de son fils, et prenant la main d'un serviteur, il précipita ses pas mal assurés.

En l'accueillant, il l'embrassa ; Anne fit de même et tous trois se mirent à pleurer.

Ce dernier trait est admirable ; il ne peuvent se parler, il pleurent ; c'est la nature elle-même.

Le livre se termine par un cantique, l'un des plus beaux de l'Écriture,

Le *livre d'Esther*, ainsi nommé parce qu'il contient l'histoire de cette reine, est un des épisodes les plus attachants de la Bible. Ce sujet est trop connu par la tragédie d'Esther pour que nous en fassions ici l'objet d'un examen spécial. L'œuvre de Racine, tout entière extraite de l'Écriture, en fait assez l'éloge.

## CHRONIQUE RELIGIEUSE.

### PAROISSE DE STE. GENEVIÈVE.

Tout voyageur que le désir de connaître la belle île de Montréal aura conduit dans les campagnes environnant notre ville, se souviendra d'avoir vu un vieux temple, qui porte l'empreinte des ans, que le chaume recouvre déjà ; mais que soutient encore une tour antique qui flanque un de ses côtés, d'où pourtant le ciment se détache à chaque brise. Eh bien, ce temple qui compte un siècle, cette tour qui date presque d'aussi long-temps sont sous la protection de

a grande sainte Geneviève. A une époque où l'Eglise du Canada n'était guère évangélisée que par les missionnaires zélés que lui envoyait la France, il était tout naturel en effet qu'en élevant des temples on en consacra un à la mémoire de la patronne de Paris. Il y avait d'ailleurs de l'à-propos à offrir les modestes vertus d'une bergère à l'imitation des bons habitants des campagnes ; dans cette vie pastorale de la vierge de Nanterre tout est si beau, si naïf ! Il y a là toute une histoire de la foi primitive, cette foi candide et simple qu'on retrouvait sans doute dans le peuple, en ces temps-là.

Ce n'est pas tout, à côté du vieux temple et tout près de la maison de Dieu, le voyageur dut remarquer encore la maison du pasteur ! là, sous ces tranquilles lambris de l'habitation du prêtre, trois vies s'usèrent à faire le bien ; aussi l'aïeul que le petit-fils conduit à l'église, avant de franchir le seuil sacré, dit à son enfant, en lui montrant le vieux presbytère : " Mon fils, c'étaient de " bons amis ces hommes qui demeuraient là. Un jour j'avais une grande " peine ; l'un d'eux me parla . . . . Mon Dieu ! combien ma conscience " fut soulagée ! . . . . Il y a long-temps de cela, mon fils ; mais il m'en sou- " vient comme d'hier. Ecoute-les donc toujours bien ces fidèles amis-là." Puis le vieillard attendri continue son chemin et rentre dans le vieux temple qui l'a vu naître au christianisme, qui, dès la première fois, l'a reçu au banquet eucharistique, qui a entendu son serment conjugal ; ce vieux temple où il a prié tant de fois, où il pleure aujourd'hui et où, demain peut-être, ses nombreux enfans le pleureront avec l'Eglise. Car voilà, pour le chrétien, comme tout commence et comme tout finit ici-bas

Or l'homme, qui naît et qui meurt, aime aussi ce qui finit tout autant que ce qui commence. C'est pour cela que nous invitons amicalement aujourd'hui l'amateur Canadien à reporter, pour la dernière fois probablement, ses regards sur le vieux temple et sur l'antique presbytère de Ste. Geneviève ; non pas précisément parce que c'est du beau, mais parce que c'est une antiquaille. Oui, s'il aime ce qui a vieilli, s'il tient à voir ce qui tombe, qu'il se hâte ; car l'homme va nécessairement bientôt détruire le reste de ce que le temps n'a pu ruiner ; c'est à peine si cette antique verra plus d'un printemps.

Mais, avant de laisser démolir cet ouvrage de l'autre siècle, ces murs massifs, ces créneaux tombants et, à l'intérieur, ces boiseries d'un autre âge, ces sculptures du bon vieux goût, le respectable curé du lieu crut devoir fixer un souvenir. Il nous écrivait donc l'autre jour, (et nous l'en remercions bien,) il nous écrivait que juste, le 3 Janvier, jour de la fête de Ste. Geneviève, se complétait la centaine d'années depuis que la première messe avait été cé-

lébrée, dans cette première église, par le premier curé de cette paroisse, Mr. Faucon, Ptre. de St. Sulpice. A pareil jour, 3 janvier 1741, le même Monsieur entra dans le premier presbytère construit par le zèle des habitants du lieu, avec l'aide des Messieurs du Sém. de St. Sulpice. Ce sont bien là d'heureuses coïncidences. Le dit M. Faucon desservit Ste. Geneviève jusqu'en 1755 qu'il fut remplacé par Mr. P. Besson, aussi Ptre. de St. Sulpice. Ce dernier gouverna cette cure jusqu'en 1789 ; à cette époque, ses infirmités l'obligèrent de se retirer dans sa propre maison, où il mourut l'année suivante. Mr. J. B. Dumouchelle qui lui avait succédé, dirigea la même paroisse pendant 37 ans. Ce ne fut qu'en 1826 que son grand âge le força à se décharger des fatigues du saint ministère sur Mr. Chauvin, qui laissa cette cure pour celle de Ste. Anne de la Pérade, en 1828, l'année même de la mort de Mr. Dumouchelle. Depuis ce temps, la paroisse de Ste. Geneviève est desservie par son curé actuel, Mr. L. Lefebvre.

Si d'autres détails intéressent le chroniqueur, en voici : On a calculé que, durant cette période d'un siècle, il y a eu 8359 baptêmes, 4815 sépultures, 1407 mariages ; cette paroisse renferme à peu près 200 habitants ou cultivateurs et 150 locataires, ce qui donne 350 feux et environ 1500 communians. Toutes ces informations peuvent certainement avoir leur utilité, et ce sera surtout par les renseignements sur les églises particulières que l'on pourra arriver à la composition véridique et complète de l'histoire ecclésiastique de l'Eglise du Canada. Pour cela il faudrait que l'on recueillît scrupuleusement tous et les plus anciens documens traditionnels et autres qui se rattachent à la formation et à l'établissement de la foi dans les premières paroisses de ce pays. Pour notre part, nous en exprimons bien ardemment le désir.

#### RETRAITE DE VERCHÈRES.

N. B. La communication suivante ne nous ayant été remise que jeudi (le 11,) nous n'avons pu l'insérer que dans le cahier de cette semaine.

Pendant les neuf derniers jours il s'est fait à Verchères, une retraite dont le souvenir ne s'effacera pas sitôt de la mémoire des paroissiens de Verchères et de St. Sulpice réunis pour le même objet. Messire Bruneau, Curé de Verchères, Messire Viau, V. G., Curé de St. Sulpice et Messire Labbé, Prêtre Missionnaire français, dirigeaient cette retraite, soutenus dans leurs continuelles fatigues par la vue consolante de l'empressement de leurs ouailles. Tous les jours un peuple immense encomrait l'église et les confessionnaux.

Les exercices étaient entremêlés de chants et de symphonies exécutées

par des amateurs et par une société de demoiselles, dont les voix mélodieuses ajoutaient, avec un charme délicieux, à la beauté imposante des cérémonies. Dimanche dernier, jour de la clôture de la retraite, après l'office du soir, une députation des notables des deux paroisses s'approcha de la balustrade du chœur de l'église, et trois de ses membres présentèrent aux trois ecclésiastiques une adresse particulière à chacun d'eux, dans l'ordre suivant :

Par Monsieur F. X. Collette, marchand, de Verchères, fut lue celle-ci :—

A Messire VEAU, Vicairo-Général, Chanoine honoraire etc.

Les habitans de Verchères et de St. Sulpice, pénétrés de la plus vive reconnaissance, croient devoir s'approcher de votre vénérable personne, pour vous présenter cette adresse.

Déjà nous étions instruits de l'immense succès de vos prédications à Berthier et à Stc. Scholastique, dans une retraite semblable à celle-ci ; aussi avez-vous vu, tous les jours, un concours immense de peuple vous prouver son empressement à entendre vos salutaires instructions et proclamer hautement son attachement à la religion de ses pères. Depuis long-temps la tendre sollicitude du vénérable pasteur de cette paroisse appelait, sur ses ouailles chéries, les avantages précieux d'une retraite ; ses vœux ont été exaucés, dans le Seigneur ; oui, le Seigneur s'est en effet servi de votre ministère pour la conversion d'un grand nombre de pécheurs, et quant aux justes, ils ont tressailli d'une sainte joie en ressentant l'onction pénétrante de votre parole.

Vénérable dignitaire, les habitans de ces paroisses vous offrent donc, en masse, aujourd'hui, leurs sincères remerciemens, pour les services précieux que vous leur avez rendus, dans cette retraite, et en même temps leur tribut d'admiration pour cette charité apostolique avec laquelle vous avez supporté tant de fatigues. Puisse le Dieu de vérité, dont vous avez si efficacement procuré la gloire, dans ces jours de salut, répandre ses bénédictions sur vous, sur votre digne collègue, sur le vénérable pasteur de cette paroisse, enfin sur tant de dignes Ecclésiastiques, accourus des paroisses circonvoisines, pour travailler, avec vous, à la moisson du Seigneur.

P. Ménard, Ecuyer, Notaire de Verchères, lut alors la suivante à Messire Labbé.

*Monsieur,*

Après cette retraite, dont les consolants souvenirs demeureront si long-temps gravés dans les cœurs, les habitans des paroisses de Verchères et de St. Sulpice éprouvent le besoin de témoigner publiquement leur reconn-

naissance aux trois dignes Ecclésiastiques qui les ont dirigés dans ces jours de salut. Ils croient donc devoir s'adresser en particulier à votre vénérable personne pour vous offrir leurs remerciements. Vous ne trouverez pas dans cette adresse une série pompeuse d'allocutions brillantes et de phrases fleuries, mais vous y trouverez les sentiments d'une affection pure, exprimée avec cette simplicité qui distingue surtout l'homme des champs. L'éloquence entraînant avec laquelle vous nous prêchez les grandes vérités de la religion, votre zèle, votre modestie, tout en vous nous retrace l'idée des pasteurs de la primitive Eglise. Hélas ! vous nous êtes ravi au moment où nous commençons à jouir avec délices de votre présence, et il ne nous reste que le faible espoir de votre retour éloigné. Mais dans quelque lieu que la providence vous appelle, songez quelquefois au Canada, et en particulier à ces deux paroisses ; priez le Seigneur pour la durée des fruits que votre passage y a produits.

Nous terminons en appelant sur vous et sur vos missions la bénédiction du Père Céleste, et en le priant de vous rendre de plus en plus applicables ces paroles de l'écrivain sacré :

*“ Pertransit benefaciendo.”*

Enfin A. Mailhiot, Ecuyer, Médecin de Verchères, lut au vénérable Curé de cette Paroisse, une autre Adresse conçue en ces termes :

*Monsieur,*

C'est avec un plaisir indicible que les habitants de cette paroisse se réunissent aujourd'hui, pour vous témoigner solennellement leur gratitude des services signalés que vous n'avez cessé de leur rendre depuis votre entrée dans la cure de cette paroisse ; aussi le souvenir de cette retraite que nous venons de finir, et que nous devons à votre tendre sollicitude, demeurera-t-il gravé dans nos cœurs, comme un monument de votre zèle.

Comme ministre des autels, vous n'avez cessé de joindre à l'office de la parole sainte l'exemple le plus touchant des vertus sacerdotales ; comme philanthrope éclairé, vous n'avez cessé d'appeler sur nous les bienfaits de la civilisation, témoin l'institution récente de cette société de tempérance dont vous êtes ici le digne promoteur.

Puisse l'éternel recevoir favorablement les vœux que nous lui offrons pour la prolongation de votre séjour parmi nous et pour la conservation des jours précieux de celui qu'il nous a choisis dans sa miséricorde !

Ces adresses étaient revêtues de plusieurs centaines de signatures des habi-

tants des deux paroisses. Chacun de ces messieurs s'empessa de répondre à l'adresse à lui faite par une allocution touchante, et parfaitement appropriée à la circonstance.

(COMMUNIQUÉ.)

Verchères, 8 mars 1841.

---

EXTRAITS DIVERS.

---

SWISSE.—Le *Messenger* publie la dépêche suivante, transmise de Strasbourg par le préfet du Bas-Rhin :

“ Une lutte sanglante vient d'éclater en Argovie, entre les catholiques et les protestans, sous prétexte de la révision de la constitution, qui a été rejetée par 16,000 voix contre 14,000.

“ Les deux factions se sont déjà heurtées sans succès décisif; en ce moment, elles en sont encore aux mains très-probablement.

--Une lettre d'Arau, adressée au commerce, rend compte des mesures par lesquelles on veut assurer, dans le canton d'Argovie, l'exécution des actes de spoliation et d'arbitraire décrétés récemment.

“ Le nombre des couvens supprimés est de onze, avec une population de 120 moines et 90 religieuses. L'arrêt de suppression a été communiqué par le colonel Frey-Herosé au couvent de Willingen, ainsi qu'à l'abbé de Muri. Ce dernier a fait une protestation qui n'a pas été reçue.

“ Toutes les contrées d'où étaient partis les mouvemens tumultueux sont maintenant occupées militairement. Environ 12,000 hommes sont sous les armes. On continue de faire des arrestations; onze membres du comité de Bunzen ont été signalés au département de la police. Dans les maisons de Ruepp, de Weissenbach et de Weber à Bremgarten, il y a chez chacun environ 50 hommes en logement.

“ Les biens des couvens séquestrés seront destinés à solder un nombre convenable d'ecclésiastiques pour le service religieux de la partie catholique. Un capital sera prélevé et affecté aux pensions viagères destinées aux religieux des couvens supprimés. Une autre partie des capitaux sera donnée aux écoles et aux fonds des pauvres du culte catholique. Le reste, après avoir été consacré à couvrir les frais occasionnés par l'occupation militaire, sera employé au bénéfice de l'état.”

—On écrit de Berlin, à la *Gazette d'Augsbourg*: “ Le ministère des cultes va être partagé en deux divisions distinctes, l'une pour le culte évangélique, l'autre pour le culte catholique. Cette mesure est déjà approuvée par l'autorité suprême. Le conseiller intime de la justice,

M. de Dnesberg, est nommé directeur du département du culte catholique, et M. de Ladenberg de celui des protestans."

Cette division est assurément une bonne chose, pourvu, toutefois, que le directeur nommé soit digne de sa place, et puisse mériter la confiance des catholiques.

—Nous trouvons dans les *Annales de la Propagation de la Foi* les nouvelles suivantes du vicariat apostolique de l'Océanie orientale (îles Sandwich) :

" Depuis le départ de la frégate française qui alla faire respecter sur ces plages lointaines les droits du catholicisme et de l'humanité, outragés pendant dix ans, une ère meilleure s'est ouverte, et la foi, sans autre privilège que la liberté de parler et d'agir, opère de nombreuses conquêtes parmi des populations favorablement préparées par le spectacle même de l'injustice et de la brutalité protestantes. On écrit d'Oahu que le R. M. Walsh, l'un des prêtres naguère bannis par la persécution, compte depuis son retour plus de mille conversions. Un terrain a été choisi au bord de la mer pour y tracer le plan d'une imposante église.

" Le missionnaire, si loing-tems poursuivi, traqué au péril de sa vie, réduit à prier seul dans l'ombre et le silence, maintenant se montre chaque jour dans les rues revêtu du costume sacerdotal.

" Ces consolantes nouvelles, communiquées au *Louisiane-Advertiser*, émanent d'un habitant des îles qui, étranger à la communion catholique, ne peut néanmoins contenir l'expression quelquefois un peu trop franche de son admiration pour les opprimés, et de son mépris pour les oppresseurs. "

Le *Journal allemand de Francfort* contient les nouvelles suivantes de Cologne.

"Le baron de Vincke, président de la province de Westphalie, a demandé par écrit à l'archevêque de Cologne, de la part du roi de Prusse, s'il était disposé à résigner son archevêché, et à établir son domicile à Rome, sous la condition que le gouvernement prussien le ferait nommer cardinal, et lui adresserait un revenu annuel de 20,000 thalers. L'archevêque a répondu qu'il s'en rapportait, à cet égard, à la décision du pape."

Afin de terminer ce diffèrent, le comte Bruhl est parti pour Rome, où il a été reçu avec une grande distinction. Le cabinet de Berlin paraît d'autant plus compter sur un favorable résultat de sa mission, que c'est, suivant une lettre adressée à la *Gazette universelle de Leipzig*, un catholique aussi éclairé que sincère. Cela est beaucoup pour une négociation de cette nature ; aussi aimons-nous à croire que le

comte Bruhl, sans méconnaître ses instructions, cèdera moins aux exigences, quelque peu taquines de son gouvernement, qu'à ses sentimens de catholique.

—Dans une audience accordée au comte de Bruhl, le Saint-Père, lui ayant demandé ce qu'il pensait de la basilique de Saint-Pierre, le diplomate répondit que le premier abord lui avait paru un peu repoussant, mais qu'y étant entré, cette répugnance s'était bientôt transformée en admiration. Alors, le Souverain-Pontife, qui aime beaucoup les allusions fines, lui répliqua : " Eh ! voilà bien ce que je ne cesse de leur prêcher (aux protestants :) Entrez dans l'Eglise ; ne restez pas à la porte, et vous ne tarderez pas à vous plaire au milieu de nous."

ETATS-UNIS.—Le *Catholic Herald* annonce que le Rév. J. J. Clanche, D. D. a été nommé Evêque de Natchez, (Missouri.) et le Rév. Richard Whelan Evêque de Richmond, (Virginie). Une lettre privée de Baltimore mentionne que le Rév. M. Odin est Co-adjuteur nommé de l'Evêque du Détroit et administrateur de ce Diocèse.

—o—

*Les élections.*—Nous apprenons avec douleur que, dans certains comtés, des troubles et des violences ont accompagné l'exercice de ce droit que tout sujet britannique devrait remplir librement et consciencieusement.

Voici les noms des membres dont l'élection nous est connue :—

M. Henri Desrivières,	à Verchères.
M. le docteur Bouthillier,	St. Hyacinthe.
M. Ogden,	Trois-Rivières.
M. Daly,	Mégantic.
M. le docteur Taché,	L'Islet.
M. le docteur Kimber,	Champlain.
M. John Simpson,	Vaudreuil.
M. Dunscomb,	Beauharnois.
M. D. B. Viger,	Richelieu.
M. Draper,	Russel.
M. De Salaberry,	Rouville.
M. Day,	Ottawa.

—Le vingt-sixième congrès des Etats-Unis a terminé son existence le 3 mars, après une session de trois mois. Le 4 a eu lieu l'installation solennelle du général HARRISON comme président des Etats-Unis. Les journaux publient une longue adresse du nouveau président à ses concitoyens. Le ton en est pacifique en ce qui regarde les relations des Etats-Unis avec la Grande-Bretagne et toutes les autres puissances.

PARIS—La loi relative aux fortifications de Paris a été votée dans la chambre des Députés à une majorité de 75 voix. On a voté les

forts sans indiquer dans la loi quel en serait le nombre ; le ministère a obtenu un blanc-seing qu'il n'eût pas eu, si la chambre avait voté sur cette question dès le début de la discussion. Seulement l'opposition a arraché au ministère la promesse que la ville de Paris ne serait pas soumise aux lois militaires, et qu'elle resterait dans les privilèges d'une ville ouverte, à moins d'une loi spéciale.



## VARIÉTÉS.

## LE COLLÈGE DE LA PROPAGANDE, A ROME.

Une des plus nobles institutions de l'Eglise catholique, une œuvre qui répond dignement au caractère d'universalité qu'elle seule possède, à l'exclusion de toutes les sectes dispersées sur le globe en masses plus ou moins compactes, une œuvre unique en son genre par la grande et divine pensée qu'elle réalise, c'est sans contredit le *collège de la Propagande, à Rome*.

Tandis que l'irréligion, l'hérésie, ou la prévention, répètent contre le Saint-Siège les vieilles accusations des sectaires ou des philosophes, en lui attribuant encore un dessein formel d'arriver à la domination du monde par l'abrutissement de l'humanité, le Saint-Siège entretient, malgré l'exiguité de ses ressources, une pépinière incessamment renouvelée d'apôtres destinés à porter les lumières de la civilisation moderne dans les contrées les plus éloignées de la terre. C'est là, il faut en convenir, une bien éloquente réponse. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette réponse date, en quelque sorte, du jour de ces calomnies. En effet, la conception du collège de la Propagande est contemporaine de la réforme. Sa fondation remonte aux premières années du dix-septième siècle, et se rattache à cet ensemble de créations puissantes par lesquelles le catholicisme réagit sans cesse contre l'hérésie. D'ailleurs il importait de rétablir l'équilibre dans l'Eglise, et, puisque à cette époque une partie de l'Occident s'en allait décidément dans les voies de l'erreur, il fallait ouvrir celles de la vérité aux nations orientales et païennes qui ne la connaissaient plus depuis long-temps, ou qui n'en avaient jamais ouï parler. C'est dans cette pensée qu'en 1622, Grégoire XV ouvrit cette majestueuse école, où toutes les nations de la terre sont représentées, et où il y a perpétuellement un apôtre pour chaque langue humaine.

Le collège de la propagande, en effet, placé sous la direction d'une congrégation spéciale de treize cardinaux chargés de veiller au soin des missions catholiques, est une institution destinée à entretenir et à instruire un grand nombre de sujets de différentes nations pour les rendre aptes à propager la foi dans leurs pays respectifs. Ce que de savantes corporations ne peuvent

réaliser que sur une échelle fort minime, Rome l'exécute sur un plan gigantesque et avec un admirable désintéressement. Outre les cours qui se font annuellement dans *trente-sept langues* diverses, il y a une riche imprimerie, pourvue de quarante-huit langues différentes ; une bibliothèque considérable, fournie de tous les ouvrages dont peuvent avoir besoin les missionnaires ; des archives, dans lesquelles sont rassemblés toutes les lettres et les mémoires venus des missions ou les concernant, offrent d'abondantes ressources aux élèves et aux maîtres.

Le nombre des élèves du collège de la propagande se monte, ordinairement de 100 à 120 ; cette réunion de jeunes hommes différant entre eux par la langue, par la couleur, par les habitudes, et se concentrant dans une commune pensée, la gloire de Dieu et le salut des âmes, n'est-elle pas une image touchante, un noble symbole de la catholicité, une preuve bien convaincante de la sainteté de l'Eglise qui les accueille pour en faire les bienfaiteurs de leurs semblables ?

Tous les ans au jour de l'Épiphanie, il y a un exercice public dans le séminaire de la Propagande, en présence d'une affluence considérable d'indigènes et d'étrangers ; un certain nombre d'élèves lisent des compositions dans les diverses langues cultivées par eux.

Voici la nomenclature de ces langues :

1. Hébreu, 2 Chaldéen, 3 Syriaque, 4 Samaritain, 5 Arabe, 6 Arménien, langue savante ; 7 Arménien, langue vulgaire ; 8 Géorgien ; 9 Persan ; 10 Tartare ; 11 Mandane ; 12 Curde ; 13 Turc ; 14 Chinois ; 15 Californien ; 16 Grec ancien ; 17 Grec Moderne ; 18 Celtique ; 19 Illyrien ; 20 Bulgare ; 21 Wallon ; 22 Ethiopien ; 23 Copte ; 24 Angole ; 25 Latin : 26 Italien ; 27 Français ; 28 Anglais ; 29 Allemand ; 30 Ecos-sais ; 31 Irlandais ; 32 Polonais ; 33 Hollandais ; 34 Rhétique ; 35 Portugais ; 36 Espagnol ; 37 Albanais.

A ce simple exposé, il ne nous reste rien à ajouter pour montrer avec quel zèle les études de linguistique sont cultivées à la Propagande. Quant à la variété et à la profondeur des connaissances des élèves, c'est un fait dont ont pu se convaincre tous ceux qui les ont fréquentés assez long-temps pour les apprécier.